



Angelina.

ANGELINA

ou le retour aux sources

Son nom est Maria-Angelina de Oliveira. Elle est brésilienne. Née dans ce Nordeste où la population est aussi accueillante que la terre est ingrate. À João Pessoa, dans l'état de Paraíba, une ville de 150 000 habitants.

Severino, son père, était paysan. Mais, en 1930, comme la terre ne permet pas de vivre, il est venu à la ville avec ses parents. Comme tant d'autres, comme des milliers d'autres. C'est là qu'il a connu son épouse, à l'hôpital où tous deux travaillaient dans des conditions difficiles.

Leur maison ? Trois pièces... construites en terre et couvertes de feuilles de cocotiers. Pour loger 18 personnes. Severino et sa femme, en effet, ont élevé seize enfants : neuf filles et sept garçons.

Ils ne manquaient pas de courage, ni de volonté ; mais le travail était rare et les salaires ridicules. Un jour sans nourriture n'avait rien d'exceptionnel.

Maria-Angelina était l'aînée. Comme la maman travaillait à l'hôpital pour gagner trois sous, elle restait à la maison pour soigner les petits. Elle n'avait pas encore huit ans. Elle rêvait pourtant d'apprendre et elle était douée. Mais comment mener une scolarité à peu près normale lorsqu'on ne peut fréquenter la classe qu'épisodiquement ? C'est ainsi que cette gosse intelligente doit attendre d'avoir... seize ans pour achever son enseignement primaire ! Elle n'était pas découragée pour autant et voulait continuer. Elle passe donc — avec succès — l'examen d'entrée en secondaire. Mais à quoi bon ! elle doit se mettre à travailler. Elle devient vendeuse dans une mercerie et fréquente l'école du soir. Car, elle sent, elle sait que, pour en sortir, il lui faut réussir. Elle a 21 ans et rêve de l'Université.



Les travailleurs demandent des lieux où ils puissent échanger leurs connaissances des réalités du monde ouvrier, partager leurs expériences, recevoir une formation...

C'est alors qu'Angelina rencontre la JOC (Jeunesse ouvrière chrétienne) ou plutôt une jociste : Conception. Celle-ci venait de temps à autre au magasin acheter du fil ou des aiguilles. Elle propose, un jour, à Angelina de participer à une enquête lancée par la JOC. Il s'agit d'interroger les jeunes de cent familles du quartier : ont-ils fréquenté l'école ? Si oui, à quel âge l'ont-ils quittée ? Et pourquoi ? Et que sont-ils devenus aujourd'hui ?

Angelina accepte. Elle ne sait pas alors où cette démarche la conduira ; elle sera pourtant déterminante. L'enquête terminée, les jeunes organisent une réunion ; ils y invitent leurs parents, leurs instituteurs... Les résultats de l'enquête sont écrasants : sur cent jeunes, quinze seulement vont au bout du primaire, les autres abandonnent en seconde ou troisième année.

D'un seul coup, Angelina découvre sa propre vie. Elle qui rêvait du jour où elle pourrait manger un pain. Elle sait maintenant que son problème n'est pas « individuel », que ce n'est pas seulement le sien et celui de ses parents, que c'est aussi celui de tous les travailleurs, de son quartier, de sa ville, de son pays. Elle qui avait été élevée dans une religion traditionnelle, avec un Dieu surveillant, voire « policier », découvre que Dieu ne veut pas de cette oppression des faibles, que « Dieu ne voulait pas cela ».

La voici lancée à corps perdu dans l'aventure de la JOC. L'enquête sur les jeunes devient régionale... nationale. Les jocistes interviennent jusqu'au ministère de l'Éducation. Conception est devenue plus qu'une camarade, une amie. Angelina choisit : l'école, c'est fini ; le temps qu'elle y consacrait le soir sera pour la JOC. Elle a 23 ans.

Elle devient responsable fédérale, permanente pour le Nordeste avec Dom Fragoso, l'actuel évêque de Crateus, comme aumônier, puis responsable nationale à Rio de Janeiro à partir de 1960. En 1964, la voici en Colombie pour aider les jocistes du pays. Elle ne sera pas « fonctionnaire » du mouvement : elle entre dans une usine de confection de 2 000 ouvriers, apprend l'espagnol (les Brésiliens parlent portugais). Elle retrouve dans sa chair la vie ouvrière de ses vingt ans. C'est durant les week-ends qu'elle apporte son expérience et ses idées aux responsables de la JOC colombienne.

Angelina est toute entière dans cette démarche : le retour aux sources, à ses sources. Elle ne restera jamais « permanente à vie », par crainte de perdre le contact, les réflexes et le langage de la vie ouvrière. Certes, sa « carrière » de responsable n'est pas terminée. Après son séjour colombien, elle sera, quatre ans à Bruxelles, à la JOC internationale. Puis, responsable pour l'Amérique Latine, au temps du Concile... jusqu'en 1971.

Là, elle plonge de nouveau dans l'anonymat de la vie ouvrière. La voici à Recife, dans une usine de biscuits et de pâtes alimentaires. Son père est mort deux ans plus tôt ; sa maman et les siens se sont installés dans la capitale du Nordeste, là où Dom Helder Camara est aujourd'hui évêque.

Pour Angelina, le temps de la JOC est achevé ; c'est maintenant celui de l'ACO. (Action catholique ouvrière). Elle est en contact avec les militants de huit autres usines, à une époque où l'oppression des militaires est telle que toute activité sociale est subversive. Elle sera arrêtée, par des inconnus ; emmenée dans un lieu inconnu. Si sa maman n'avait pas été prévenue tout de suite par des camarades de travail, si cette même maman n'avait pas alerté sur le champ Dom Helder, si ce dernier n'avait pas aussitôt téléphoné au Vatican, à la JOC internationale..., si la police brésilienne n'avait pas craint une « affaire » aux dimensions internationales, sans doute, n'aurions-nous plus jamais eu de nouvelles d'Angelina.

Dieu merci, la voici libérée ; mais c'est le chômage dix-huit mois durant. On n'embauche pas une « suspecte » dans le Brésil des militaires. En 1974, on l'appelle au Conseil exécutif du Mouvement mondial des travailleurs chrétiens, ce qui implique, chaque année, deux voyages en Europe. C'est toujours le chômage ; il lui faut partir, quitter Recife, retourner à Rio. C'était en 1976..., elle y est toujours.

Toujours disponible, active. Aux dirigeants d'aujourd'hui qui, dans la clandestinité ont manqué de contacts avec l'extérieur, elle apporte son expérience internationale. Au CEDAC (Centre d'action communautaire), elle apporte sa compétence pour la formation des cadres et des militants ouvriers.

Elle vit avec sa maman, dans une maison pauvre d'un quartier pauvre ; elle partage son salaire avec elle. En même temps, elle apprend un métier : elle suit à 47 ans des cours d'art graphique. Elle est aujourd'hui maquettiste professionnelle et toujours militante.

Angelina ne s'est jamais mariée : pour rester totalement disponible aux siens, les travailleurs du Brésil et du monde entier. Elle explique cela simplement. Comme elle parle avec pudeur de Jésus-Christ qu'elle a découvert en même temps que la JOC : « Je vis le mystère de la Résurrection dans ma vie et dans la vie des gens. »



Angelina, lors de la conférence de presse à la rencontre nationale du CCFD à Vichy, en 1981.

Angelina a rencontré le CCFD lorsqu'elle était à Bruxelles, à la JOC internationale de 1966 à 1969. Depuis, le compagnonnage n'a pas cessé... que ce soit à la JOC, au MMTC (Mouvement mondial des travailleurs chrétiens) ou au CEDAC, le CCFD a participé, d'une manière ou d'une autre, à l'action d'Angelina. Et de ses amis.